

res et demie du matin, le bateau à vapeur l'*Aigle* de la Compagnie générale emportait rapidement sur le dos du fleuve les passagers étourdis du bruit monotone de la machine, des cris des portefaix, et mêlés sur le pont avec les ballots de marchandises qui, dans les bateaux du Rhône, sont généralement traités avec plus d'attention et d'égards que les voyageurs. Les voyageurs cependant rémunèrent assez largement MM. les entrepreneurs. Les premières places, pour aller de Lyon à Avignon, ayant *droit d'entrée au salon*, se payent vingt francs. Il fut un temps, il y a de cela trois ans environ, ces mêmes places ne se payaient que quatre francs, à cause de la concurrence entre les compagnies. La concurrence anarchique, n'en déplaise à l'école sociétaire, a donc quelque chose de bon, du moins pour les voyageurs qui se rendent dans le midi.

Des narrateurs plus ingénieux que moi pourraient ici se donner libre carrière et vous dire comme quoi, pendant le trajet de Lyon à Avignon, ils ont voyagé et se sont liés de la plus étroite amitié avec des illustrations diplomatiques, artistiques et princières ; ils auraient partagé un bifteck avec un grand d'Espagne ou pris une infinité de *grogs* avec un gros milord anglais ; ils auraient fumé un cigarre pure Havanne avec Georges Sand ; ils auraient devisé familièrement sur la haute politique et la littérature française avec quelque envoyé secret de l'empereur du Maroc, s'en retournant à Fez, à Mequinez ou ailleurs ; ils auraient discuté les plus graves questions de morale avec quelque duchesse douairière ou avec M^{lle} Déjazet, voyageant incognito. Bref, notre bateau à vapeur eût représenté, ce jour-là, une véritable galerie de Curtius. Ramenons ce tableau pittoresque à la vérité vulgaire et disons qu'il y avait là tout simplement des négociants de Lyon, des avoués et des avocats en vacances, de pauvres soldats au bout de leur semestre de congé, venant de quitter le village natal et leur vieux père pour rejoindre leur régiment en Afrique.